

DANY SEBIRE

TABLEAU DE FAMILLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

LAURENT ALRABBAT	NATHALIE PERARD
DOMINIQUE BASTARD	SANDRINE PERRET
MARIE-PAUL BLANCHE	CHANTAL POSSON-BOUETEL
STÉPHANE BRODIN	ALAIN PROD'HOMME
FRANÇOISE GRAINDORGE	JACKY REBUT
OLIVIER HOSTE	ALEXANDRE SEBIRE
HENRI LEBARBIER	JEAN SEBIRE
HERVÉ LEMONNIER	FRANCK THOMAS
GABIN MAUGARD	PIERRE SOLLIER

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-796-6

Dépôt légal : septembre 2021

1

Paris, le 24 février 1848

Le métier d'écrivain public a ceci d'admirable qu'il offre à celui qui l'exerce le bonheur de rencontrer des individus à la fois passionnants et ouverts. Pour une lettre, un certificat, un simple message à rédiger, ils vous racontent bien plus que nécessaire, sans retenue ni pudeur.

Ma curiosité naturelle se trouve nourrie de la diversité des êtres qui, chaque jour, m'accordent leur confiance. Cette complicité d'un instant, éphémère mais totale, se concrétise par quelques phrases sources du soulagement à venir pour celui ou celle à qui j'offre mon temps et ma grammaire. Les laissés pour compte de l'alphabet, au vocabulaire incertain, insuffisant ou inexistant, les pauvres en écriture à qui la communion de l'encre et de la plume ne se transforme qu'en une croix tremblante sur la feuille sont mon quotidien. Bien souvent, je bénéficie en retour de mon travail d'une reconnaissance, d'un compliment, d'un remerciement qui me fait chaud au cœur.

Je me serais volontiers contenté de cette situation qui m'assurait une petite mais suffisante notoriété si je n'avais rencontré un homme témoin de son temps, de notre temps, celui de l'histoire de notre pays, témoin des drames et des gloires de la vie du soldat, de ses guerres, de ses peurs, de ses souffrances, de ses espérances aussi. Cet homme patriote à Jemmapes, capitaine à Auerstaedt, serviteur de la Révolution et de la grande armée est tout autant héros de la nation que paysan du bocage normand.

Oui, ma rencontre avec François Sebire en cette année 1830 sur le plateau venteux de Saint Mards d'Ouilly, au sud du Calvados, m'a donné envie de répondre à sa demande :

— Raconte mon histoire aux autres, l'écrivain ! me sollicita-t-il fermement.

La fine barbe blanchie par la force de l'âge masquait à peine le teint buriné, brûlé par le temps. Ses yeux azur exerçaient une attraction irrésistible à quiconque les fixait trop longtemps. Il s'efforçait de maintenir ses épaules droites, tirées vers l'arrière, le buste haut, le regard vers l'horizon. Le capitaine Sebire se devait de proposer une apparence de puissance et d'invincibilité, héritage de la grande armée. Sa fierté, son courage, son abnégation, son dévouement à ce que fut cette période encore présente dans nos esprits le lui imposait. Lorsqu'il voulut s'asseoir sur le banc de la chapelle où nous nous

trouvions, je m'aperçus du handicap de son flanc droit, vestige évident des batailles passées. La puissance du visage et de l'intellect comme la mort physique de la moitié du corps, conduisaient à un personnage complexe formant, à mes yeux, une synthèse des gloires et échecs de l'Empire. Assis l'un à côté de l'autre, oubliant nos prières à Saint Roch, protecteur local, nous entamâmes une discussion à bâtons rompus.

Parisien en voyage, j'appréciais le contact avec les autochtones en engageant un dialogue, outil unique de compréhension mutuelle. Mi-paysan attaché à ses racines, à son village natal du Vervent, aux gens qui l'entourent, mi-explorateur de l'Europe, conduit par les guerres à répétition des Flandres au Portugal en passant par l'Allemagne, l'Italie, la Prusse et l'Espagne, j'identifiais en quelques minutes que ce fidèle serviteur de notre pays avait nombre de messages à transmettre à ses compatriotes. Les quelques anecdotes récupérées au vol de ses paroles étaient cocasses, gaies, tristes, fortes, parfois insoutenables, émouvantes toujours. L'heure passée ensemble m'avait convaincu de la nécessité de répondre favorablement à sa demande. Pour la première fois, j'allais porter sur la feuille la vie extraordinaire d'un homme, héros de la nation, en transcrivant au mieux ses propos.

Officier lettré, le temps aurait pu lui permettre de mener seul cette mission. Sa vision était différente, portée par la lucidité de ses soixante-huit ans.

— L'écrivain, je vais bientôt mourir, mon corps est usé, tu dois faire vite.

Ainsi, pendant un an, j'ai partagé sa vie, au Vervent, loin de Paris et de la rue Saint-André-des-Arts où plus personne ne m'attendait. Nous partageâmes tout. J'acceptai sa pratique du tutoiement, mélange de sympathie et de rapport hiérarchique maintenu. Il accepta le respect de mon vouvoiement. Il fut intransigeant sur un point : ma rétribution. Je dus m'astreindre à accepter une fraction de sa pension de l'année en dédommagement de ma tâche. Je m'étais engagé à publier sa biographie, en lui tapant dans la main, les yeux dans les yeux, en guise de garantie de bonne fin. En décembre 1831, j'ai quitté François Sebire, la décence et la pudeur nécessitant que je le laisse entouré de son fils et de sa femme pour ses derniers instants. Il tira sa révérence le dix-sept avril de l'année suivante. Mes prises de notes, je les ai mises à l'abri, dans un coffre de mon appartement retrouvé.

Je devais digérer, classer, organiser tous ses mots, détecter, comprendre, analyser tous ses maux. L'écrivain public que j'étais pouvait alors commencer à restituer l'Histoire, celle qui traverserait les temps, les siècles, hommage aux anonymes et à ceux qui auront parlé pour eux.

Aujourd'hui, d'une faible santé, alors que Paris gronde autour de moi, que le feu, le sang et les armes m'entourent, que les cris de la liberté se font pressants, je relis la biographie de François Sebire écrite de ma main il y a maintenant plus de quinze ans. Capitaine, le peuple vous entend.

Capitaine, l'écrivain vous salue !

2

Paris, 1997

Un tirage au sort avait été mis en place. Elles avaient gagné. Il leur revenait de vérifier que le stratagème avait fonctionné, que les arguments qui avaient été avancés depuis plusieurs mois, que la douce pression mise en place avec patience et détermination avait produit les effets escomptés.

Le poids de la démarche pesait encore sur ses épaules. Elle espérait une libération et un soulagement à la hauteur de la douleur qu'elle avait ressentie et supportée depuis ces longues années. Deux kilomètres séparaient son domicile du lieu du rendez-vous. La marche à pied lui parut la meilleure des solutions. La demi-heure nécessaire lui permettrait de savourer l'instant. La magie du père Noël joue surtout avant la découverte du cadeau. Elle était dans cet état d'esprit. Il fallait donc en profiter avant, le cœur battant, autant par l'angoisse que par l'excitation du moment. Les rues en ce jeudi matin étaient déjà bien chargées des voitures roulant au ralenti. Quelques piétons, comme elle, avançaient d'un pas décidé le regard droit devant. Contrairement à ses habitudes, malgré une météo docile, aucune devanture ne lui donna l'envie de s'arrêter ni même de ralentir. Plus la distance restant à parcourir pour arriver au point de chute diminuait plus le cœur battait, plus la pression sanguine gonflait ses tempes. Que pouvait-il se passer si le projet échouait ? Que deviendrait-elle ? Il était de toute manière impossible de faire demi-tour. La rue de destination était en vue, le verdict était proche. La sueur était maintenant visible sur son visage, légèrement déformé par la concentration et l'angoisse qu'elle ne savait plus cacher. Sa crainte d'être reconnue ou identifiée venait s'ajouter au reste. Les derniers mètres étaient une violence psychologique hors norme. Le klaxon d'un chauffeur livreur excédé de ne pas avancer la fit sursauter, puis la fit engager un pas de course sur quelques mètres.

Il était convenu qu'elle rentrerait par la porte de derrière, restée ouverte, qui donnait accès à un couloir puis un escalier privatif. Ce qu'elle vérifia. Elle mit ses gants, referma la porte à clé puis pénétra dans le couloir qui permettait, sur sa gauche, d'accéder au magasin. Au fond l'escalier donnait accès aux deux étages de l'immeuble qui servaient d'appartement à l'exploitant du commerce. Le rendez-vous était fixé au premier.

Comme au Cluedo, il avait eu le choix entre le pistolet et la corde. Il

avait choisi la seconde option. Il devait être pendu depuis un long moment. Le corps était immobile, comme la corde qui le reliait à la poutre en chêne massif. L'arme inutilisée était posée sur la table tout comme la lettre qu'il devait rédiger afin de fournir une explication de texte à son geste.

Elle repartit en sens inverse. La porte de derrière donnait sur une impasse. Elle était déserte et facilitait la sortie incognito. Le chauffeur livreur n'avait pas bougé d'un centimètre et continuait son concert inutile. Décidément la circulation dans Paris devenait de plus en plus difficile...

3

Paris, 2019

— Madame, un renseignement peut-être ?

Le vendeur de la librairie commençait à s’impatier devant ma curiosité et mon impolitesse. Avant de succomber à la tentation de l’achat d’un livre, je ne peux pas m’empêcher d’en consommer les premières pages. Elles sont incontournables et déterminantes dans ma décision de dépense. Heureusement pour lui ou pour moi, je ne le savais pas encore, le commerçant m’interpella alors que je terminai la lecture de la préface. Mon regard avait été attiré par une biographie d’un capitaine d’Empire écrite par un illustre inconnu, contemporain du soldat. La conclusion de la préface – Capitaine, l’écrivain vous salue – servait de titre.

Je venais souvent dans cette librairie de la rue Saint-André des arts, spécialisée dans les livres d’histoire que l’on ne trouve nulle part ailleurs.

Ma passion pour le passé, surtout l’époque napoléonienne, tenait d’un professeur de seconde qui avait su évoquer autre chose que le cliché d’Austerlitz, de l’île de Sainte-Hélène et du Code civil. Quelques années plus tard, avec regrets, j’allais devoir ingurgiter tous ses articles pour obtenir avec succès une maîtrise de droit qui fit le bonheur de mes parents, notaires pensez donc !

Mon goût pour l’Histoire, ou les histoires, celles de tous les jours, me fit bifurquer très rapidement vers le journalisme. Je rêvais, à vingt ans, d’être grand reporter, d’être là où la planète brûle, où les populations se révoltent, se soulèvent. Caméra au poing ou micro à la main j’imaginai restituer aux Français, bien au chaud dans leurs pavillons l’assiette garnie, la vie de notre planète. Ainsi aurais-je le pouvoir de guider, d’influencer notre société bourgeoise et endormie sur ses fortunes accumulées depuis deux mille ans.

À cette période je mettais volontiers en opposition le premier de ligne, viande de boucherie premier prix à la chair recherchée par le prussien soucieux de sauver la sienne, au général d’armée, théoricien des mouvements de troupes, protégé et anobli par le maître. La société était nécessairement dualiste, celle de Napoléon comme celle de Chirac, président à l’époque. La cour avait ses usages et ses droits, le peuple ses coutumes et ses contraintes. Ces idées faciles et largement partagées par mes amis étudiants prenaient forme lors de nos – débats philosophiques –, on appelait ainsi nos beuveries

estudiantines, qui se tenaient régulièrement au café du Panthéon. Ce lieu culte des juristes en herbe voyait les idées s'accélérer au fur et à mesure que la soirée avançait et que la carte des cocktails dévoilait ses qualités. Le patron du lieu, affublé du sobriquet d'Empereur, se démarquait en donnant à chaque mélange le nom d'une victoire. Il est vrai qu'après trois cocktails – Premier Empire – les théories pompeuses étaient légion, source de débats sans fin ni fond. Parfois le ton montait autour de la table, plus souvent, les fous rires et les chants en l'honneur des victoires ou des partiels réussis terminaient la séance. Tard dans la nuit – l'Empereur – sonnait la retraite. Le champ de bataille laissait derrière lui un sol jonché de mégots de toute nature, des verres renversés, des chaises en désordre.

De cette période insouciant, j'ai gardé, vingt-cinq ans plus tard, l'amour de ces lieux, quartier de Paris riche d'histoire et plein de vie. Des rues en mouvement, des hommes et des femmes au pas rapide, des commerçants aux boutiques variées. Entre deux reportages je reviens ici entre la rue du Panthéon et la rue Danton. Je connais tous les marchands, le resto à quinze euros le menu, eh oui cela est possible à Paris, la créatrice de mode en attente d'être identifiée par les plus grands noms, l'antiquaire brocanteur fier de sa commode dite Louis XV. J'aime toutes ses âmes, accueillantes et émouvantes. Elles sont fières de leur quartier, d'appartenir à ce lieu proche du cœur de la capitale, ni riches ni pauvres, un tantinet bourgeoises, biens dans leur confort, bref, comme moi. Mon libraire était de ceux-là, se distinguant par une érudition hors normes, maîtrisant parfaitement les idées et les faits de la Révolution française à la fin de l'Empire. Tout ce que j'aime.

— Je viens de le rentrer en stock, je l'ai trouvé par hasard chez un bouquiniste. C'est superbe, une pièce unique je pense. L'auteur est inconnu, l'histoire magnifique. Je vous le laisse à prix coûtant, ou presque. Des secrets se cachent sous cette biographie rédigée avec le cœur. L'histoire est un fil continu, vous tirerez profit de cet écrit dans vos travaux.

Pour quinze euros, en espèces, je pris possession du bouquin. Le caissier prit soin de ranger les billets dans le tiroir-caisse et de terminer sa tâche en m'offrant un sac permettant de protéger l'ouvrage vieux de plus de cent soixante-dix ans. Le respect pour l'ouvrage était un standard de l'endroit. L'agencement intérieur, en orme massif agrémenté de trous laissés par les insectes xylophages, proposait aux ouvrages, rangés par thème et par époque, un support confortable et protecteur. Les moins consultés conservaient une fine pellicule de poussière qui suscitait davantage encore, l'envie d'en découvrir le contenu. – Capitaine, l'écrivain vous salue – n'eût pas ce privilège. Tout juste avait-il transité une semaine dans l'établissement et fut posé sur la table centrale sans même avoir été référencé. Je n'avais pas conscience à cet instant qu'il ne quitterait plus jamais ma bibliothèque, achetée chez mon antiquaire préféré, percée artificiellement de multiples petits orifices avec un petit clou pour faire d'époque !

— Vous avez remarqué monsieur, que notre écrivain habitait la rue où nous sommes ?

— Bien sûr, comme vous j'ai lu la préface, avant d'aller jusqu'au bout !
Je sortis de ce lieu, machine à remonter le temps, avec l'aide de mon interlocuteur tenant la porte du magasin ouverte et m'accordant un sourire et un regard des plus agréables. Son côté intello, plutôt mal rasé, une chevelure noire en désordre, une liquette délavée pour couvrir le torse n'étaient pas sans me plaire. Cela changeait des coiffures et des tenues stéréotypées des réunions éditoriales du lundi matin. Mes collègues mâles étaient peu novateurs dans leur présentation physique et vestimentaire.

Son sourire provenait peut-être de la bonne affaire qu'il venait de réaliser.

— Votre sourire est très agréable, risquai-je, vous êtes satisfait de votre vente ?

— Madame, revenez me voir après sa lecture, nous en ferons un commentaire commun. De mon côté j'essaie d'en savoir plus sur l'auteur.

Je répondis favorablement et quittai définitivement l'endroit. Je devais rejoindre mon bureau dans une heure, le directeur de la rédaction m'attendait pour me proposer, m'imposer serait plus réaliste d'ailleurs, un nouveau reportage.

Les pigeons avaient envahi les érables de la place qui termine la rue Danton sans oublier d'agrémenter les badauds de leur engrais naturel. Il s'ensuivait un jeu de regards et de mimiques faciales très amusant entre les malchanceux et ceux, plus nombreux, qui passaient au travers des gouttes. Les premiers s'efforçaient de minimiser l'incident aux yeux du plus grand nombre, les seconds feignaient de n'avoir rien vu tout en esquissant un sourire de soulagement et de moquerie. Le quartier était animé, chacun et chacune tenant en main le sac à sa marque préférée. La rue était une publicité géante, modèle réduit de notre société de consommation où tout s'achète, mais aussi société d'image où le contenant, l'emballage, prend le dessus sur le produit. Il est vrai que mon sac – librairie de l'Empire – dépareillait au milieu des Lanvin, Gucci mais aussi Zara et H&M. Cet environnement me plaisait, j'avais pris goût à l'économie, à ses modèles, à ses standards, à ses excès mais aussi à ses bienfaits. Ne sommes-nous pas, comme vingt-cinq ans plus tôt jeune étudiante je l'imaginai, heureux de notre confort, égoïstes restés ou devenus ?

Nous vivons heureux sans le savoir ou oser le dire. Mes multiples voyages au sein de notre beau pays me l'avaient appris. Alors que je rejoignais le parking pour retrouver ma coupée hybride, bobo compatible, le présentoir au milieu du trottoir affichait le gros titre du journal du jour – malaria, un million de morts en Afrique. – juste à côté la pharmacie affichait une publicité géante vantant les mérites du dernier né de la cosmétique contre les démangeaisons liées aux piqûres d'insectes. Le symbole me choqua, mais en tant que journaliste me plut profondément. Il y avait matière à un éditorial épicé, facile et démagogique.

— Agathe, lundi tu pars en Normandie, le projet du D Day Land fait un tabac là-bas. Je souhaiterais un document spécial pour un hebdo du mois

prochain.

— Comme d'habitude je me démerde pour rencontrer les personnages clés ?

— Tu as tout compris ! On se revoit lundi matin avec l'équipe pour boucler le numéro de jeudi. Je veux du sérieux et du concret.

Depuis une dizaine d'années, j'étais en charge des pages région de ce grand hebdomadaire de la presse papier. Mes envies d'international n'avaient jamais été assouvies. Je m'y étais résignée, ma frustration avec comme contrepartie une belle connaissance des Français, de leurs modes de vie, de leurs envies et de leurs terroirs. Les Bretons, les autonomistes basques, les ultras de l'OM, les Ch'tis après le film, les Alsaciens avant le TGV, les chouans vendéens, les Savoyards et leurs jeux olympiques, les antillais, les corses, le foie gras du Périgord, tous étaient passés entre mes mains, bien d'autres encore. La semaine dernière mon article sur la Camargue et la tauromachie me valut de nombreux messages. Tradition ou boucherie, mon propos ne fut pas de juger mais d'expliquer. Nos racines sont profondes, ancrées dans des traditions locales puissantes, terreau fertile de notre attachement à notre territoire. Mes voyages réguliers dans ces régions m'apprirent à aimer ces habitants, si différents malgré leur histoire singulière et leur sensibilité propre. Que serait la France sans ses taureaux de Camargue, son foie gras, sa pelote basque, son folklore breton ou son camembert au lait cru ? Pour peu, on m'aurait qualifiée de franchouillarde et comparée au journal de treize heures de TF1 si je n'avais pas conservé un côté rebelle de mes années étudiantes. Il me semblait que la Révolution française et l'organisation issue de l'Empire avaient été fondamentales dans l'unité de notre pays, millefeuilles de traditions locales. Le symbole majeur de cette unité, chaque 14 Juillet, m'amenait à penser à ces soldats qui protégèrent notre pays, en feu à l'intérieur sous la Terreur, qui lui donnèrent ces heures de gloire quelques années plus tard. L'armée la plus puissante du monde était aussi la plus indisciplinée. Notre esprit revendicatif, notre côté râleur sont issus peut-être de ces soldats. Notre capacité à nous rassembler dans les moments difficiles aussi.

J'étais pressée de lire la biographie proposée en espérant y trouver matière à analyse. J'allais retourner en Normandie que je connaissais bien. La construction de l'EPR, le festival du film américain de Deauville et Port 2000 au Havre me donnèrent l'occasion d'appuyer sur quelques enjeux locaux. Je choisis Honfleur comme lieu de résidence en souvenir de week-ends mémorables vécus dans ce charmant bourg du Calvados. Ce n'est sûrement pas là-bas que je déclencherai l'article qui fera date. J'adorais mon métier mais les reportages régionaux laissent généralement dans l'ombre celles et ceux qui les réalisent. Le G7, l'Europe et son Brexit, la Chine, les États-Unis assurent un piédestal et des lauriers journalistiques. Tous mes collègues qui bombaient le torse avaient obtenu un jour ou un autre l'accréditation pour un sommet international. Davos était le summum : être présent à la conférence de presse, en profiter pour poser la question embarrassante à un chef d'État offrait une promotion ou les convoitises d'un journal concurrent. Pendant le

dernier sommet, la direction m'avait envoyée dans l'Aveyron relier le viaduc de Millau, symbole du modernisme et de la communication, aux caves de Roquefort, traditions et lait de brebis en stock. Mon séjour fut un joyau mais en termes de visibilité dans le petit monde du journalisme ce fut un zéro pointé. Un jour j'aurai mon scoop, ma une, je le savais. Mon directeur de rédaction était un macho de première, une femme n'était pas en mesure de suivre un évènement d'ampleur. La Une était naturellement masculine. Depuis dix ans, je le supportais, comme un miroir il me le rendait bien. Le jour où une radio périphérique m'a contactée pour me proposer une chronique quotidienne sur le thème des régions il vit rouge. Sa jalousie explosa sans retenue. Ma voix serait sur les ondes tous les midis, écoutée par des milliers d'auditeurs, mon visage serait en photo sur tous les arrêts de bus de France et de Navarre lors des campagnes de promotion, il ne pouvait le supporter. Une fois son furoncle percé il serait même tombé amoureux de moi dans un lendemain rédempteur. Je savais que ce charmeur aurait aimé s'approprier mon personnage. Il avait gardé la distance de courtoisie suffisante à sa protection personnelle. Son humeur et ses réactions colériques n'étaient que le médiocre écho à la frustration qu'il devait apprendre à gérer, le temps aidant.

Je fis ma valise, direction l'A13. Arrivée dans ma chambre d'hôtel, à deux pas du bassin qui fait la réputation de la cité, j'utilisais mon téléphone portable pour prendre mes premiers contacts. Les politiques locaux, les institutionnels, le public aussi, il me revenait de les rencontrer tous. Je disposais sur ma base de données des premiers rapports émanant des plus hautes autorités et des diverses missions engagées ainsi que les textes des discours prononcés sur le sujet. Plutôt que de m'engluier dans de l'analyse de texte je repris mon véhicule direction le Havre, première étape prévue sur mon parcours en Normandie. Le D Day Land était un projet normand, visant à créer un gigantesque parc d'attractions sur le thème de la libération de la région en 1944. Attirer les touristes, créer des emplois tout en mettant le focus sur la souffrance passée et le devoir de mémoire, telle était la feuille de route. Le projet était très différent des musées qui foisonnaient dans la région. Créer un concurrent à Disney Land en utilisant l'Histoire, l'idée valait le détour.

J'obtins facilement un entretien avec le responsable de la mission à la chambre de commerce et d'industrie locale. L'endroit m'était presque familier. Outre Port 2000, un précédent reportage sur l'inscription du quartier Perret au patrimoine mondial de l'UNESCO, un autre plus récent sur le chantier du tramway et le nouveau stade me firent pénétrer cette ville, presque île en mouvement permanent. Un grand bandeau vertical qui dessinait le tracé de la Seine de Paris au Havre avait été apposé sur toute la hauteur de l'édifice où m'attendait le chargé de mission.

Une fois de plus l'occasion m'allait être donnée de confirmer que le métier de journaliste est fabuleux. Les langues se délient facilement face à l'aura des grands hebdomadaires nationaux. L'interviewé se croit, pour un instant, un privilégié. Ma technique consistait à rencontrer les seconds ou troisièmes couteaux avant d'en découdre avec les personnages disposant de

l'autorité et maîtrisant le plan d'action. Quitte à forcer le sourire, je mettais tous mes arguments de mon côté pour obtenir les renseignements souhaités. Mon interlocuteur était parfait, un modèle du genre, m'indiquant les noms des personnes à rencontrer, me précisant les avis – off – des uns et des autres, m'offrant également sa propre opinion sur le sujet.

— Tout cela ce n'est que de la politique, Paris c'est Paris, Le Havre c'est le Havre !

Nous étions bien avancés !

— Ce qu'il faudrait, poursuit-il, ce sont des entreprises qui viennent dans la région dans le cadre d'un projet structuré. Le D Day Land seul n'est pas un projet en soi.

— Quelles activités voulez-vous voir venir ?

— Des dirigeants d'envergure, capables par leur passion et leurs compétences de développer notre région. Notre modèle au Havre c'est Henri Bonvoisin.

— Qui est cet homme ?

— Un entrepreneur décédé accidentellement. Il avait su créer un groupe puissant dans le transport et la logistique tout en lui conservant son côté familial. Il a disparu alors qu'il avait initié un rapprochement avec une société de transport du Calvados. Finalement, son fils a repris la suite associée à Louise Duval, propriétaire de cette société de transport. Le groupe s'appelle maintenant Caravelle Finances. Ce dirigeant était visionnaire, humain, entrepreneur au sens propre du terme. Ces personnages sont capables de transcender toute une région, d'emmener avec eux des hommes et des femmes de bonne volonté.

— Il est décédé de maladie ? demandai-je.

Les joues de mon héros se mirent à rosir pendant que ses yeux se dirigeaient vers son bloc de papier, vierge de toute annotation.

— Non, il est tombé dans un escalier, chez sa fille Anne à Paris. Il a glissé et dans sa chute la tête a mortellement touché le bois.

— Pour quelqu'un de visionnaire, ce n'est pas de chance ! Sa fille travaille aussi dans l'entreprise ?

— Oh non, nous ne la connaissons pas ou peu. Elle est marchande de tableaux à Paris près de l'Opéra. Elle était fâchée avec son père et son frère. En réalité, elle est la demi-sœur de Patrick Bonvoisin, le fils. Les mauvaises langues disent qu'elle est issue d'une liaison du père avec son assistante, mais personne ne connaît vraiment la réalité. Ce ne sont que des rumeurs. Cet homme était exceptionnel.

Sans que j'aie eu à souffrir, il me semblait qu'un scoop était en préparation. Il me fallait résumer et reformuler ses propos tout en démontrant, pour ne pas l'alerter, que je me focalisai sur le sujet de notre rendez-vous.

— Nous nous sommes éloignés de notre thème, nous allons y revenir. Toutefois si je comprends votre histoire Henri Bonvoisin est décédé chez sa fille avec laquelle les relations étaient délicates, voire difficiles. Anne, artiste dans l'âme, est issue d'une liaison extra-conjugale de ce monsieur avec son

assistante. Le décès est intervenu à un moment crucial de la vie de l'entreprise qui finalement est revenue à son fils légitime. Ai-je bien résumé ?

— Oui, avec brio, me répondit-il tout heureux. Le fils a racheté les parts de sa sœur, ou demi-sœur. Leur mère était décédée quelques années plus tôt.

Je feins de reprendre la discussion initiale pour un petit quart d'heure puis quittai mon hôte d'un instant sans oublier de le remercier chaleureusement. L'image d'Epinal était trop belle : le patron exemplaire, l'histoire de fesses, la double vie, la succession difficile des enfants, la mésentente familiale, l'argent bien sûr, ce ne pouvait pas être un accident, mais un meurtre ou mieux un assassinat. Mon intuition ne m'avait jamais égarée vers des chemins tortueux et sans issues. Je savais que je tenais mon affaire, ma première de couverture. Il me restait à réfléchir à la bonne méthode à adopter, trouver l'accroche puis le fil conducteur, créer l'intox, diffuser l'info. L'intuition passée, le dossier devait être solide et travaillé dans le respect de mes valeurs professionnelles. J'étais toutefois prête à prendre des risques comme jamais, pour moi, pour ma revanche vis-à-vis de mon directeur de rédaction. Tel un soldat, un capitaine pourquoi pas, je partais au combat, doté d'une soif de victoire.

Allongée sur mon lit, je lus à nouveau la préface et poursuivis le premier chapitre.